Elisabeth Schmitt

L'AMOUR EST PLUS FORT QUE LA MORT

Éditions du Signe

Dessin de François, adolescent

À Clémence et à Marjolaine, mes merveilleuses petites-filles qui ont enchanté mon entrée en vieillesse.

Avec toute ma tendresse

Un grand merci à Joseph Sifferlen,
qui a su accompagner avec attention ma difficile quête de sens après la mort de mon fils François. C'est lui qui, au fil de longs entretiens autour de mes écritures, m'a encouragée à les publier, pour partager mon expérience et m'a guidée dans ma recherche d'éditeur.
Merci pour sa confiance et pour son soutien.

Un grand merci aussi à Josy,
qui m'a appris les finesses de l'ordinateur. Sans elle, ces pages seraient restées lettre morte dans des cahiers d'écolière.
Merci pour sa disponibilité, sa patience, son humour.

Avec toute mon amitié

AVANT-PROPOS

Ce livre est le témoignage du cheminement de la pensée d'une mère à partir d'un événement-choc qu'a été le décès accidentel de son fils François, puis de son mari Claude.

Recherche à partir du désespoir, du sens de la mort et de la vie jusqu'à la rencontre du Christ.

Elle nous dévoile son cri comme un jaillissement dans et à travers la souffrance.

Ce cri de mère et d'épouse devient parole, lumière de l'espérance et promesse de l'amour…

Elle évoque avec finesse et admiration la vie d'un jeune d'aujourd'hui, motard passionné, bûcheron, amoureux de la nature et des arbres, amoureux de la vie…

Elisabeth Schmitt est une femme engagée dans la lutte pour un monde plus juste, et chrétienne convaincue. D'origine protestante, elle est nourrie de la Bible, Parole de Dieu, et aime se retrouver en équipe de réflexion d'ACO (Action Catholique Ouvrière).

Par son travail à l'ANPE, elle est touchée au cœur par le problème des personnes en recherche d'emploi et motivée dans son action militante pour dénoncer et combattre les failles du système capitaliste. Elle partage la révolte de ceux qui luttent contre l'injustice et le règne de l'argent, et pour un autre partage des richesses.

Son expérience d'accompagnement de personnes en fin de vie, avec l'association Pierre Clément, *lui fait dire :*

« Entrer dans la mort, c'est apprendre la vraie dimension de la vie, découvrir un monde jamais connu avant, un monde avec lequel nous sommes en lien par nos forces spirituelles.

Entre le corps et l'âme, la différence est-elle degré de concentration d'énergie ?

Et, pourquoi l'âme, énergie spirituelle, invisible, aurait-elle besoin du corps, énergie matérielle, visible, pour exister ?

Tout à coup, cela m'est apparu comme une évidence : après la mort, il n'y a pas RIEN. Il y a l'Âme, énergie spirituelle, sous une forme nouvelle, inimaginable, fabuleuse, libérée de la pesanteur du corps ».

Par ce cheminement qui a connu des hauts et des bas, Elisabeth nous livre sa découverte et, dans ces pages irradiées et irradiantes, provoque en nous un autre regard sur la vie et la mort.

Je souhaite que celles et ceux qui ont été marqués par un deuil trouvent dans ce témoignage un réconfort, une lumière et une espérance….

Joseph Sifferlen, prêtre

FRANÇOIS EST MORT

Novembre 1983

François est mort. Mon enfant est mort.
Il m'a fallu trois heures pour écrire ces mots.

Plus jamais je ne reverrai ton sourire, mon petit bonhomme. Plus jamais je ne pourrai passer ma main dans tes cheveux, rencontrer ton regard complice, parler encore et encore, des étoiles, des trous noirs, des chats, des chemins qui bifurquent.
Où es-tu parti, mon petit bonhomme ?
Tout seul.
Je voudrais savoir ce que tu as pensé durant toutes ces longues nuits de souffrance. As-tu eu le temps d'apprivoiser la mort ? De la laisser venir avec douceur ? Ou avec horreur ?
Je voudrais savoir ce que signifiait ton merveilleux visage si froid…

Je n'ai plus rien à faire sur cette terre. Aimer ? Mais aimer à en mourir.
Cela aurait été si facile de mourir, mardi. Si doux. Pour te rejoindre. Mais comme dit Didier, tu veux peut-être être tranquille là où tu es ?
Puisque mon cœur n'est pas encore tout à fait cassé, je l'userai à mort, ce sera facile, avec tant de gens à aimer, tant de malheurs à comprendre, tant de bonheurs à regretter. D'ailleurs, je ne me sens déjà plus vivante, je rêve que je rêve que je vis, et la douleur de ton absence ne me quittera plus jamais.

Je pourrais peut-être même accepter, un jour, d'avoir mal, de continuer à vivre tout en étant morte, d'accepter ce « Heimweh » total. Mais accepter ce que toi tu as souffert, accepter que TOI tu ne puisses plus voir le soleil dans les arbres, jouer au billard, déguster un Ouzo ou un p'tit amer, caresser le Billy, faire l'amour, grimper dans les étoiles avec ta tête… Accepter que toutes ces joies te soient volées, ôtées, arrachées, non, ce n'est pas possible.

Et le silence. François en avait le secret, du silence. C'était une de ses contradictions, le besoin de silence alternant avec des avalanches de paroles. Ces paroles où il voulait dire tant de choses à la fois que parfois il s'y emmêlait.

Qui saura jamais tout ce dont il pouvait rêver, assis devant la télé ou devant rien, ou écoutant une musique pleine de bruits ou douce comme le silence… Tous ses rêves, de liberté et d'évasion, avaient une dimension d'ailleurs, d'étoiles, d'infini, tournant autour de cette « baraque » perdue parmi les arbres et les pierres, qu'il n'a pas eu le temps de trouver. Cow-boy d'un autre âge, son cheval au moins, il l'avait trouvé, cette moto qu'il caressait comme il caressait son chat.

Garder vivant tout ce qui faisait TOI, écouter ce que les autres m'apprendront de toi, ceux qui t'ont connu autrement ? Pour former une image totale de toi ? Impossible. Une image est figée, finie, toi tu es et restes la vie même. Mais quoi alors ? Pour appréhender ton mystère ? Peut-être par moments en saisir une parcelle, une étincelle parmi la multitude de vérités qui faisaient de toi ce pèlerin insaisissable…

Oui, recevoir aussi les images négatives.

Quand l'enfant naît, on dit que la mère et l'enfant se portent bien. Mais quand l'enfant meurt, il n'y a pas de formule pour exprimer l'état de la mère.
Ne plus être qu'une parcelle d'énergie, sous n'importe quelle forme ? Amour, douleur, tendresse, désir, amitié, et à certains moments rencontrer d'autres parcelles d'énergie, dans une pierre, un homme, une étoile, une femme, un enfant, une présence, par un mot, une caresse, une pensée, un cri ?
Peut-être aussi n'être plus qu'une flamme ? Tantôt vacillante, tantôt brûlante, jusqu'au jour où un petit souffle suffira pour l'éteindre ?
Je serai comme certains arbres qui tiennent debout on ne sait comment, des saules, je crois, totalement creux à l'intérieur, le cœur démoli.

Comment n'ai-je pu te protéger contre la mort, moi qui t'ai donné la vie ? (Donné ? Non, transmise). Si je ne t'avais pas laissé faire, laissé **être**, peut-être serais-tu encore en vie ? Peut-être sont-ce les mamans-poules qui ont raison ? C'est horrible.

Arranger un bouquet, caresser une fleur, faire des gestes qu'il aurait aimé faire – et qu'il ne fera **plus jamais** – et cette détestable pensée en coupant une fleur fanée, que c'est les « moches » qui devraient mourir, alors que… !!

Tout ce que tu avais déjà compris, en si peu d'années, ce n'est pas possible que ce soit perdu, pour chacun de nous, à jamais ?

Étonnant, tout ce qui se passe entre Catherine et moi, en ces instants où nous sommes « ébranlées dans nos bases », comme elle dit. Parler, vraiment parler, même

de choses qui paraissent impossibles à dire entre mère et fille…

Et toujours cette pensée qui revient : ce n'est pas normal que je guérisse. C'est lui qui devait guérir, vivre.

Fini de penser à moi, de parler de moi. J'ai eu besoin qu'on s'occupe de moi, l'hôpital était le meilleur refuge. Puisque je ne suis pas morte, il faut que je trouve la force de vivre, même désespérée, mais vivre avec les autres, pour les autres, avec la présence de François, l'absence de François, le mal de François. Mon cœur, on n'en parle plus. Comprendre la mort dans la vie.

Ils disent qu'on s'habitue. C'est l'inverse : tous les jours, ça fait plus mal. Parce que chaque jour nous éloigne davantage de lui, des moments qu'on voudrait retenir : tel sourire, telle blague, juste sa présence.

Les toubibs finalement n'ont pas d'explication pour sa mort. Ou plusieurs. Pour Catherine c'est insupportable. Elle veut comprendre, et elle a raison de continuer à chercher. Mais moi j'aime autant que sa mort reste mystérieuse.
Et je crois que ça ne t'aurait pas déplu, Franz, une mort mystérieuse, toi qui aimais tant le secret, l'inexplicable, l'antilogique, l'insondable. Tu as dit, un jour à l'hôpital, en parlant de l'accident : « Je n'aurais pas voulu mourir comme ça » (sur le coup, sans en être conscient). Aurais-tu deviné cette autre mort qui venait vers toi, de plus en plus envahissante ? L'as-tu vu venir ? **Ta mort ?**

C'est une torture d'imaginer ce qu'il a souffert la dernière nuit, et sûrement déjà beaucoup d'autres nuits avant. Ne pas avoir été près de lui quand il a eu peur, peut-être…

C'est avec moi qu'il a fait ses derniers pas dans le couloir en admirant les feuilles colorées d'automne. Ses derniers pas, et ses premiers pas !

Je croyais avoir trouvé un art de vivre, mais maintenant tout est renversé, par la mort de François. Il n'est pas possible de vivre après la mort de son enfant. Il me reste à aller vers la mort, lentement ou vite, avec son sourire en moi. Et en donnant le peu de forces qui me restent. J'ai trop senti combien on a besoin de gentillesse quand on a mal. Et chacun a mal quelque part au fond de lui-même.
Après, la mort viendra quand elle voudra**, ma mort.**

Je ne demande plus rien à la vie. J'essayerai seulement de savoir recevoir ce qu'elle me donnera encore. Je croyais que la sérénité était possible. C'était faux. Tant qu'il y a des enfants qui souffrent et qui meurent, la sérénité est interdite. Et toutes les autres certitudes sont vaines. Donner et recevoir, n'importe quoi et avec n'importe qui.

L'inacceptable, ce contre quoi tout en moi se révolte, c'est cette pensée qui revient à tout moment : ce n'est pas possible. D'abord dire : *François est mort*, c'est une douleur à la fois physique et spirituelle, partout en moi, dans chaque fibre, dans le ventre, dans le cœur. Et puis : ce n'est pas normal, c'est contre la nature, contre la loi, que mon enfant meure avant moi. Je n'ai pas le droit de continuer à vivre. D'ailleurs, je ne vis plus, je suis morte.

La seule réponse est peut-être dans cette nouvelle façon d'être, à la fois vivante-et-morte, de réaliser cette idée que nous sommes tous des morts -vivants, que la vie et la mort ne font qu'un, sont une même réalité ?

Et de comprendre, savoir, non, sentir que les liens de la vie continuent dans la mort ? Chercher avec toute mon attention le sens que peut avoir la mort de François, la mort à travers François ?
Ne pas seulement dire : je crois qu'il y a *quelque chose* après la mort, que François est quelque part. Mais ne pas non plus attendre la réponse des autres ou dans des livres. M'ouvrir moi à cette réalité, à cette possibilité de ce que François-mort veut me dire, me faire sentir, comprendre ? Peut-être aujourd'hui, peut-être dans dix ans ?

À travers la « blessure de mon cœur ouvert » (oh Marthe, ma collègue, et amie, croyante !) garder le souvenir *vivifiant* de François comme une présence rayonnante qui me rende fraternelle aux autres. Oui, maintenir la bonté de l'être, face aux menaces du non-être. C'est la seule manière possible de continuer à *vivre*. Mais peut-être aussi recevoir comme une grâce supplémentaire une réponse ? Non, une force, signifiant que *la mort aussi est être ?*

J'ai été *perlaborée* par la joie, terme cher aux psychanalystes. Maintenant je le suis par la douleur.
Accepter ?

Chaque matin, ça paraît impossible : recommencer une journée que lui aurait aimé vivre. Et la vivre sans lui.
Et je pense à sa *force*, à cette façon d'être fort qu'il avait acquise, si jeune, mais à travers quel cheminement difficile ! Et pourquoi ? Pour mourir ? Toute cette force perdue ? Perdue pour nous. Mais peut-être pas perdue en soi ? Ah, savoir comment vivent les morts…

Depuis que la mort de François m'habite, j'ai l'impression d'être différente, qu'il faut tout dire, parler. La vie pour

moi n'est plus rien d'autre que cette possibilité infinie de communiquer, entre vivants et morts. Car la limite entre la vie et la mort, je ne la sens plus. J'avais une certitude, la seule qui me reste : il existe une réalité toute autre que celle du monde visible. François la connaît maintenant, cette réalité.

J'apprends à écouter les chansons que tu aimais. Pourquoi sont-elles si tristes ? Comme un cri ? « Ils ont changé ma chanson » (Mélanie). Et « Qu'ont-ils fait de ma chanson » ?…

Tu demandais qu'on te fasse confiance. C'est la seule chose qui me fasse du bien : tu savais que je te faisais confiance, totalement, absolument. Mais alors, pourquoi es-tu parti ?

C'est fou ce que ça peut faire mal ! Mais c'est le contraire qui serait étonnant, puisque c'est la mort qui m'emplit, me ronge, me ravage, ça ne peut que faire mal.
Je pense souvent à Romy Schneider, (et tant d'autres mères), à son visage douloureux, après. Elle a tenu deux ans …

Et si vivre signifiait dorénavant autre chose ? Adhérer au malheur totalement, oublier la joie, découvrir l'autre face de la vie des hommes, la détresse, le désespoir. Plonger dans le désespoir, le mien, celui des autres. Non pas l'étudier, le définir, même pas le comprendre. Y adhérer, le vivre vraiment.
Mon désespoir peut-il s'identifier au désespoir de Claude, ou de tant d'autres ? Lutter avec eux jusqu'à épuisement de mes dernières forces ?

Et Dieu ?

Je faisais la guerre aux faux malheurs, avant, liés aux fausses valeurs. Je continue, parce que justement je découvre le *vrai malheur.* La vraie joie serait-elle encore possible, par intermittence avec le vrai malheur ?
Des mots, des mots …

J'aimais cette image du flambeau que les humains se passent l'un à l'autre. Mais il n'est pas imaginable que le fils le passe à la mère.

Je ne voudrais plus être qu'un signe pour chacun, pour les jeunes surtout : attention, vivez fort, la mort est là. Cela au moins, je suis sûre que ce serait un message de toi, le Franz !

Marthe m'affirme que nous sommes « capables de Dieu ». Présence réelle du Christ. S'il n'avait pas connu la mort, il ne pourrait pas être notre Dieu. François est vivant avec le Christ.
M'ouvrir à cette communication, par le Christ ? J'ai encore trop mal.

La communion des Saints, la présence du Christ, c'est peut-être cette réalité d'être en lien avec l'énergie invisible, en lien entre vivants et morts ? Si le Christ est vivant pardelà la mort, c'est peut-être parce qu'il manifeste plus fortement que les autres la force spirituelle de l'amour dans la pureté, dans son expression la plus vraie, la plus absolue ?

Comment faire pour ne RIEN oublier ? Mon petit bonhomme, ton sourire, tes gestes, ton rire dans cette forêt de la Pisserote, en Auvergne, ton pas trop rapide pour moi, certains gestes d'amoureux avec Sylvie, cette façon drôle de me tendre la main le soir pour me dire que tu voulais

rester seul avec elle, ton sourire d'avoir été compris ce dernier samedi où nous sommes partis pour te laisser seul avec Dany ton grand ami, ta force dans la souffrance, ta main qui savait serrer si fort.

La reprise du boulot. Que c'est difficile ! Avec ce mal en moi. Il faut que j'arrive à voir les autres vraiment, pas à travers mon chagrin. Mon amour doit être plus grand que mon chagrin.
Aller vers les autres, oui, le jour où je ne serai plus que cette flamme d'amour. Maintenant j'ai encore trop besoin de recevoir des forces des autres, de ceux qui ont des certitudes. Mon cœur restera cette blessure ouverte, mais maintenant elle saigne encore trop.

Par moments, j'imagine le beau vieillard que tu serais devenu, aux cheveux blancs, tout droit, d'une bonté totale et d'une douceur absolue.

Platon, bizarre. Je l'avais oublié, et je m'étais éloignée aussi des mystiques chrétiens, attirée davantage par le bouddhisme ou autres courants de spiritualité. Parce que je refusais de concevoir le monde visible comme un obstacle à l'union avec l'invisible. Au contraire, les joies terrestres m'étaient signes du divin en nous et autour de nous.
C'est l'idée de péché qui m'avait détournée de la pensée chrétienne, tout en restant persuadée que Dieu existe, mais un Dieu qui nous avait donné la vie pour la joie, un Dieu dont la seule loi était l'amour, sous toutes ses formes. Je pensais qu'il devait être bon de vieillir, en élargissant et approfondissant cet amour, et que la mort ne pouvait alors venir que comme un instant ultime d'amour. L'âme s'étant dépouillée par l'amour de tout attachement pesant, ne pouvait que s'envoler.

Où était mon erreur ? Dans la notion du temps, en imaginant que la mort, accomplissement de la vie, ne pouvait venir qu'à la fin d'un long cheminement ? Et puis, je ne voyais pas du tout comment l'amour continuait après, ça ne m'intéressait pas de savoir ce qui viendrait après ma mort ou celle de mes parents. Après la mort de François, maintenant, j'ai besoin de savoir.

Une autre idée me passionnait : plus on avait vécu fort et pleinement, plus il devait être facile de quitter la vie sans regrets. Là aussi, la durée n'a peut-être pas d'importance ? François a sûrement vécu en 23 ans plus fort que beaucoup d'autres en 80 ans. Oui, et non. Il avait encore des choses à découvrir dans cette vie. Ou alors, son âme serait-elle en train de découvrir d'autres espaces et d'autres formes de vie ? Évidemment, si Platon a raison, et si l'âme existe avant et après avoir été enchaînée au corps, tout est possible.
Alors on peut aussi espérer rester en lien avec les âmes mortes, par d'autres moyens que nos pauvres mots. Et là, je reviens à l'amour qui dans cette vie aussi est le seul moyen de communiquer vraiment, par-delà les mots. Mon erreur était-elle alors de limiter l'amour aux vivants ?

Pouvons-nous aimer les morts ?
À ce moment-là, le Christ a encore bien plus raison que Platon.

Revenir à ce que Jésus avait déjà voulu me dire, il y a longtemps : le Royaume des cieux est en nous, ici et maintenant. Après, qu'il continue ou non, je ne voulais pas le savoir. Maintenant j'ai besoin de savoir s'il continue, pour François.

Nous sommes une « parcelle de l'infini », du divin. Cette vérité, je l'avais apprise des bouddhistes. Les chrétiens disent : « Nous sommes enfants de Dieu ». Est-ce la même chose ?

Ne pas attendre une réponse, dit Marilène. Chercher un sens, oui, un sens à ce qui est arrivé à François, un sens à la mort. Je ne m'intéressais qu'au sens de la vie. Comme si la vie était une chose totale, complexe, fantastiquement riche, mais une chose finie qui se suffit à elle-même, et la mort une autre chose totalement différente, inimaginable, ni effrayante ni attirante, qui ne me concernait pas.
Maintenant la mort est là, réelle, je la sens dans mon ventre, dans la douleur de l'absence de François, dans la disparition de la vie de François. Et j'ai besoin de savoir que cette disparition n'est pas une fin, qu'elle a un sens, pas pour nous, mais pour lui.
Si la mort est une autre façon de continuer à être enfant de Dieu ou parcelle de l'infini, alors c'est effectivement le commencement d'autre chose ?

Ironies diaboliques : recevoir une facture de téléphone pour les quelques jours où tu as téléphoné de l'hôpital ! Alors que c'est un tel besoin d'entendre ta voix : « Allo m'man, c'est moi, François » ! Je me rappelle la fois où je t'ai répondu : « Quelle autre voix d'homme pourrait m'appeler m'man ? » Et j'entends encore ton rire. Maintenant il n'y aura *plus jamais* aucune voix d'homme au monde qui pourra m'appeler m'man, ni au téléphone, ni autrement.

Puis cette convocation reçue hier, au stage de taille de pierre ! Ce stage, tu l'attendais depuis des années, et tu aurais si bien pu le faire en avril, après ta convalescence. Tu l'avais si bien imaginée sur ton lit de souffrance, cette

convalescence, à la Robertsau d'abord, puis à Pfalz, puis à Entrecasteaux avec Sylvie, avant de te présenter au concours de garde-forestier…
Le plus frappant, dans cette convocation au stage, c'est qu'elle est arrivée trop tard pour t'empêcher de mourir : Si tu avais été appelé au stage précédent en septembre, tu n'aurais *pas pu* avoir l'accident le 22 octobre.
Là je me cogne encore et encore à la seule réponse possible qui n'en est pas une : le destin. « Moïra… »

Je pensais depuis longtemps que le Réel est infiniment trop riche et complexe pour que nous puissions l'appréhender avec nos moyens de connaissance. Dans *la joie,* on peut « *laisser entrer l'infini* » (Aragon).
Dans la mort, il faut entrer soi-même dans l'infini.

C'est toujours le même coup au ventre, chaque matin, au moment où je réalise la phrase atroce : François est mort.

Treizième samedi. Revivre cette nuit pendant laquelle tu t'es battu pour vivre encore. Pendant que nous dormions.

C'est sûr, ma descente aux enfers n'est pas finie, je ne suis pas au fond. Et ceux qui veulent m'en protéger, par amitié, en faisant appel à mon courage, en m'offrant le *divertissement*, ne peuvent rien pour moi. Loin de moi l'idée de blâmer ceux qui se jettent dans les distractions pour supporter la douleur. Simplement, moi je ne peux pas. Si je cherche François dans sa chambre ou dans les bruits de moto ou dans sa musique, même en écoutant de la trompette, si je pleure en regardant partir sans lui ses copains, joyeux, vers un week-end comme il les aimait, si je relis ses lettres,

si je me rappelle sa façon de claquer la portière de sa DS (déesse comme il disait) ou son sourire pour une blague de Jean-Luc, ou pour un mot d'Arnaud ou devant un match de foot, son sourire radieux en revenant de la solitude d'Entrecasteaux en Provence, ou du stage de Saugues, son *diplôme* de bûcheron en poche, ce n'est pas me complaire dans ma douleur, c'est continuer à le faire vivre.

C'est avec ses yeux que j'essaye de voir le monde, un beau visage de femme à la télé ou dans la rue, les longues jambes de Sylvie, les chats, les étoiles… Mes amis ne peuvent pas me protéger contre la tristesse, ils peuvent me réchauffer par leur présence et quelquefois écouter ou deviner ma plainte ou ma recherche de sens.
Mais pourquoi Catherine ne parle-t-elle plus ? Le seul espoir, c'est qu'elle parle avec d'autres.

Pourquoi tous ces chemins qui pouvaient ouvrir des possibles, le foot, le théâtre, la musique, les beaux-arts, et même la forêt (Jaegerthal), l'ont-ils toujours mené à des bifurcations qui elles l'ont nécessairement mené à la mort ? Aurions-nous pu l'empêcher ? Toujours il y a eu une part de choix de sa part, et une part de fatalité. Le plus frappant est cette convocation au stage de taille de pierre, arrivée trop tard.

Bizarre, cette impression de marcher dans le noir, et d'être obligée de continuer, sans essayer de savoir s'il y aura une lumière au bout. D'autres fois, c'est l'impression d'être entourée d'un feu, ou de glace qui me brûle.
L'enfer ?

Et ce souvenir du petit chat mort sur la route : non seulement tu t'es arrêté pour sortir de la voiture et le déposer

sur le bord de la route, mais tu as eu surtout ce geste extraordinairement doux, cette caresse pour le petit chat mort. Et tu as dit que tu voulais aussi protéger les autres petits chats, ses copains, qui viendraient pleurer près de lui. Es-tu en train de nous protéger avec la même tendresse ?

Témoignages de NDE (Near Death Experiment), bouleversants. J'aime surtout cette femme qui parle de nos pauvres trois dimensions et d'un monde qu'elle a entrevu à l'approche de la mort, à plusieurs dimensions : cet « infini » que nous nommons comme nous pouvons et qui échappe à notre âme « enchaînée au corps et à ses pauvres moyens de connaissance ».
Je continue à faire les repas de fêtes comme tu les aimais, même ton poulet préféré, mais *la mort dans l'âme*. Parce que tu souhaites que je continue, ça c'est sûr. Tu ne veux pas que nous nous privions de joies à cause de ton absence, parce que toi tu es privé des joies terrestres (en connais-tu d'autres, plus fortes, fantastiques ?)
Et puis, ces choses d'amour qui se font, à cause de ta mort… D'abord la guérison de Claude, et l'amour de Philippe et Evelyne, et puis tous ces amis que je rencontre, nouveaux ou anciens… Quand je serai sortie de mon tunnel, je serai sûrement encore plus accessible à ces choses d'amour.

Et si c'était vrai qu'on choisit de mourir ?

Quand la petite Thérèse dit qu'il faut « se jeter » dans l'amour, et quand l'amour prend pour elle et pour tant d'autres, la figure du Christ, ils parlent peut-être de la même chose que les médiums expérimentent dans le magnétisme ?
« L'amour par-delà la mort » du Père Humbert Bionai.

« Les états de conscience rares, qu'on qualifie de mystiques, extatiques ou médiumniques existent… Précognitions, voyances, actions à distance, bilocation, guérisons, miracles… sont le fait des prophètes et des saints, mais aussi des guérisseurs et médiums… »
La parapsychologie est devenue une science.

Ou bien François est dans le néant, et alors il n'y a d'autre réponse que le désespoir total, l'interdiction absolue pour moi d'être, ou il est chez Dieu, dans un autre monde, et alors tout est possible. C'est un pari aussi fou que celui de Pascal. Lui, c'est sa propre mort qui le hantait, moi c'est celle de François.

Agnès, ma jeune collègue, porte un enfant vivant, moi je porte un enfant mort.

Avec Claude nous n'avons plus qu'un chemin, ensemble : nous jeter dans l'amour de Dieu. Comment ? Laisser faire, être ouverts aux appels. Son chemin ne sera sans doute pas le mien, mais le but est le même. Sans ce but, vivre n'est plus possible pour chacun de nous.

Au boulot, c'était dur, ces derniers jours. Une femme est venue, avec un petit garçon tout blond, si blond.
Et une autre mère était au bord des larmes au téléphone : son fils a fait des bêtises et s'est fait virer d'un stage. Je lui ai dit de venir avec lui, et là j'ai paniqué, j'avais envie de crier : qu'importe s'il a fait des conneries, l'important est qu'il est là, VIVANT… Et je n'ai rien pu lui dire.

François ne chante plus, me dit Claude. Et c'est un cri, et je n'ai rien à répondre. Rien à faire qu'à « entendre » la voix du petit garçon blond chantonnant tout au long de

ses jeux, ou la voix plutôt rocailleuse de l'homme heureux des dernières années, ou la voix triomphante chantant le bonheur du retour du tribunal un certain soir de son adolescence…
Mais il ne chante plus.

Il faut que la mort de François ait un sens. Plus rien d'autre ne m'intéresse que de chercher ce sens.
Pourquoi je me révolte quand on me dit que je fais une dépression ? Parce que c'est déformer mon désespoir, le profaner, oui, c'est le mot. Ma douleur devant sa tombe, la douleur d'une mère devant la tombe de son enfant, est une douleur absolue, métaphysique.

Avant, je portais ma joie de vivre au creux du ventre, comme un cadeau sacré. Maintenant, c'est le malheur que je porte au fond de moi, tout aussi sacré. Je disais que les petits malheurs de la vie quotidienne et sociale ne sont *rien*, face au vertige de la vie donnée d'instant en instant, et j'avais raison. Parce que je n'avais pas encore rencontré le Malheur absolu. Même quand je parlais de la mort, c'était de façon abstraite, comme faisant partie de la vie, je n'étais pas sensible à la dimension *tragique* de la mort vécue. Ma vie s'est cassée en même temps que celle de François.

Et toujours cette secrète envie de mourir ! Si, en partant, je pouvais faire revenir François, comme ce serait facile ! Mon cœur me le fait bien sentir, à tout moment, en battant plus vite ou en voulant s'arrêter. Il suffirait de le pousser au bout des petites forces qui lui restent. Mais ça n'a pas de sens. Catherine croirait que je ne l'aime pas, et Claude n'aurait plus rien où s'accrocher dans sa nuit. Non, il faut que je reste ici. Mais une mère qui reste seule après la mort de son enfant, rien ne peut la retenir en vie. Encore Romy ?

Bizarre aussi, cette impression de n'avoir plus rien à faire sur cette terre. Être là simplement. Avant, j'avais des choses à dire, à prouver… Vanité des vanités. Les nuits ne me font plus peur, quand je reste des heures sans dormir, je me laisse envahir par les souvenirs, par la douleur, c'est peut-être la seule forme d'amour que je puisse ressentir maintenant. Accepter d'avoir mal, aller au bout de la douleur, avec tous ceux qui ont mal de par la terre, et en me rappelant comme François avait mal, crucifié sur son lit. Mais là, ça devient *insoutenable.*

Quand on me dit que je n'ai pas le droit de me laisser aller, à cause de Catherine, j'ai l'impression qu'on n'y a rien compris, qu'on parle d'autre chose. C'est sûr qu'elle est pour moi aussi importante que François. Mais la présence d'un enfant ne remplace pas l'absence d'un autre. Même si j'avais encore cinq autres enfants, ou dix, j'aurais tout autant mal de l'absence de François. Chacun est unique, irremplaçable.

Il faut que je continue ma plongée dans le malheur. Personne ne sait quand elle prendra fin. Trois mois, de toute façon, ce n'est rien, même un an, ou dix ans…
Il y a ces amis avec qui je renonce à parler de François car je sens qu'ils le jugent : il ne répond pas à leurs normes. Avec d'autres, même certains qui ne l'ont pas connu, cela va tout seul. Parce que je sens qu'ils l'aiment.
Cette impression de n'avoir plus *rien à faire* est liée aussi à l'impression de vivre dans un temps différent de celui d'avant, un temps que je n'ai qu'à laisser passer, pour me broyer, me traverser. Le temps et la douleur, ne sont que des mots pour nommer cette chose qui m'écrase, qui est peut-être la mort elle-même, cette chose qu'est l'irrationnel quand il nous submerge.